

Avertissement: Le présent article suit ceux (intitulés de la même façon, [et qui sont également traduits en français, ndt]) du 29 mars et du 18 avril 2005, mais il provient d'une nouvelle élaboration par l'auteur d'une conférence qu'il donna en 1998.

Pasquale Galluppi (Torpea 1770- Naples 1846) écrit:

" Nous avons des idées qui sont immédiatement unies aux objets et qui ne sont pas des représentations, ou des images, mais des intuitions immédiates (...) La définition ordinaire des idées est donc fautive, puisqu'il y a, en nous, des idées qui ne sont pas des images, mais des intuitions (...) Dans les vérités primitives, les idées investissent et s'emparent immédiatement des objets " (1). Mais pourquoi ne pas dire que les idées, " qui sont immédiatement unies aux objets, et qui ne sont pas des représentations ou des images, mais des intuitions immédiates ", sont des " concepts "? Et que ceci, parce qu'ils sont justement des " intuitions immédiates ", présupposent nécessairement une activité intuitive?

On devrait en effet distinguer l'acte d'intuition du contenu qui en a été ainsi obtenu (le concept), tout comme, à un niveau différent, on distingue l'acte de perception du contenu perçu (le percept).

" Par le terme " perception " – écrit à ce propos Steiner – je n'indique pas le " processus d'observation " (l'acte de percevoir, donc, nda), mais " l'objet de l'observation même " (le percept, donc, nda) " (2).

Donc, comme le percept constitue le contenu de la perception sensible (ou la manière dont l'essence de l'objet se révèle à l'activité de percevoir), ainsi le concept constitue le contenu de l'intuition (ou la manière dont l'essence de l'objet se révèle à l'activité du penser); et c'est justement en opérant leur synthèse que le Je crée d'abord la représentation (bidimensionnelle) et ensuite l'image perceptive (tridimensionnelle).

" La perception – souligne en effet Steiner – est une représentation transportée dans le monde extérieur " (3).

Contrairement à tout ce que l'on croit généralement, c'est donc la représentation qui précède l'image perceptive, tout comme c'est le concept qui précède la représentation.

" La représentation – observe Steiner – n'est autre qu'une intuition qui a été mise en relation avec une perception déterminée, un concept qui a été une fois conjoint à une perception et auquel est resté le rapport avec une telle perception (...) La représentation est donc un concept individualisé " [au sens de " rendu individuel ", personnel, ndt] " (4).

Pour comprendre ces deux derniers passages, il faut pourtant tenir compte que le terme de " perception " représente, dans le premier, une " image perceptive " et, dans le second, au contraire, un " percept " (ou bien un tel contenu qui se présente aux organes des sens, comme un stimulus indéterminé). Que l'on tienne compte également du fait qu'un " concept individualisé " est un concept qui, en se faisant représentation, est descendu de niveau et a pris une forme subjective.

C'est donc en vertu d'une activité imaginative inconsciente que le concept, en soi privé de forme, en vient à se manifester, sur le plan de l'âme comme une représentation et sur celui physique comme une image perceptive.

Galluppi écrit:

" Il faut (...) admettre dans l'esprit une passibilité, et une activité. Les objets de nos pensées sont le Je, et ses modifications; un en dehors de moi, et ses modifications. La conscience nous offre les deux premiers objets, la sensibilité extérieure, ou simplement une sensibilité, nous offre les seconds. Si les perceptions de la conscience, et de la sensibilité cessaient entièrement, après être nées dans notre esprit, l'édifice de nos connaissances ne pourrait se former: l'esprit resterait incessamment au début de sa connaissance. Une faculté est donc nécessaire, qui rende permanents dans l'esprit les objets qui lui sont

donnés par la conscience, et par la sensibilité: celle-ci est justement la faculté reproductive des perceptions, et en général, de toutes les pensées, et, à celle-ci, je donnerai le nom d'imagination " (5).

En ne distinguant pas le souvenir en soi (ce qu'on appelle " l'engramme " ayant une nature de concept) de l'image mnémonique (ou bien de la représentation du souvenir), Galluppi confond l'imagination avec la " mémoire " (qui rend justement " permanentes " les acquisitions de l'esprit), en se montrant de plus convaincu que c'est une faculté re-productrice et non pas productrice.

Ainsi insiste-t-il: Alors qu'un objet s'est manifesté à nos sens, et, faisant une impression sur eux, et y a produit une perception, cet objet étant absent et incapable d'agir actuellement sur nos organes des sens, l'esprit n'en a pas moins la faculté de le percevoir, c'est-à-dire de reproduire sa perception. À cette faculté, moi je donne le nom d'imagination et à la perception reproduite je donne le nom de fantasme " (6).

Pour lui, le " fantasme " (la représentation) n'est donc pas une création ou une métamorphose du concept (stimulée par la perception et opérée inconsciemment par le Je), mais plutôt une reproduction intérieure de l'image perceptive extérieure.

Dans l'esprit, il distingue en effet une " passibilité " (de la sensibilité) et une " activité " (de la conscience). Ce qui démontre, encore une fois, que celui qui s'approche philosophiquement de l'activité inconsciente du penser (du penser en tant qu'acte du Je), reste de toute manière éloigné de l'expérience de l'inconsciente activité du percevoir (du percevoir en tant qu'acte du Je).

Galluppi écrit:

" L'esprit ne décompose pas pour recomposer de nouveau, mais après avoir observé séparément les qualités, il les réunit à leur objet. Cet acte de l'esprit, par lequel il réunit les éléments de l'objet, s'appelle jugement. Le jugement n'est donc qu'une analyse de la perception complexe. La perception voit les éléments de l'objet comme réunis, le jugement les voit séparés et les réunit. Pour les réunir, il est nécessaire qu'il les trouve séparés; l'attention est, justement, l'acte qui les sépare " (7).

" Le penser pur – fait toutefois remarquer Steiner – est voisin de l'expiration, comme le percevoir est voisin de l'inspiration. Aujourd'hui, nous devons d'une certaine manière répéter le même processus que l'Oriental expérimente dans sa philosophie du Yoga, mais repoussé plus profondément dans l'intériorité humaine. La philosophie yoga est dirigée vers une inspiration et une expiration régulières, et de cette manière, elle saisit l'élément éternel dans l'homme. Et qu'est-ce que peut faire l'homme occidental? Il peut expérimenter clairement, dans l'âme pour lui-même, d'un côté, la perception, de l'autre, le penser. Il peut joindre le percevoir et le penser, qui d'habitude se mettent en connexion seulement froidement, de manière abstraite et formelle, dans une expérience intérieure, de manière à vivre spirituellement ce qui s'expérimente, sur le plan physique, dans l'inspirer et dans l'expirer. Sur le plan physique, on expérimente l'inspiration et l'expiration et, dans leur accord, on fait l'expérience consciente de l'éternel. Dans l'expérience ordinaire, nous trouvons la perception et le penser, en activant la vie de l'âme, on expérimente l'oscillation pendulaire, le rythme, la compénétration oscillante et continue du percevoir et du penser. Et comme pour l'homme oriental, à partir de l'inspiration et de l'expiration se développe une réalité supérieure, ainsi à partir du processus vivifié de l'inspiration modifiée dans la perception, et à partir de l'expiration modifiée dans le penser pur, se développe pour les Occidentaux, dans l'entrelacement réciproque du concept, de la pensée et de la perception, une espèce de respiration spirituelle et psychique, à la place de la respiration physique de la philosophie yoga. Au moyen de ce rythme respiratoire de la perception et du penser, on s'élève à la vraie réalité spirituelle, dans l'imagination, dans l'inspiration et dans l'intuition " (8).

L'esprit qui " décompose " et " recompose " les " qualités " est donc le vrai protagoniste de cette activité cognitive qui se manifeste comme analyse dans le percevoir (dans l'inspirer) et comme synthèse dans le penser (dans l'expirer). Mais pourquoi donc le jugement lui apparaît-il [à Galluppi, ndt] comme une " analyse de la perception complexe "? Parce qu'il ne fait aucune distinction entre l'acte perceptif du sujet, les stimuli perceptifs dans lesquels se fragmente le percept unitaire et l'image perceptive conclusive de l'objet.

Au lieu d'affirmer que l'esprit " après avoir observé séparément les éléments, les réunit, à savoir, après avoir observé séparément les qualités il les réunit à leur objet ", on devrait affirmer en fait que l'esprit (le Je), après avoir accueilli les divers stimuli, et les avoir transformés en concepts, réunit ces derniers, au moyen de l'activité de jugement, en un concept unique subordonné, qui se révèle en tant que détermination du percept originel et unitaire.

Il serait important d'observer, en outre, que dans le domaine du processus cognitif ordinaire; le percevoir déroule une activité analytique par rapport au monde sensible, tandis que l'intellect en déroule, soit une synthétique vis-à-vis des éléments analysés par le percevoir, soit une analytique vis-à-vis du monde suprasensible des concepts et des idées.

L'intellect, en effet, réunit en un seul concept les multiples stimuli dans lesquels s'est subdivisé l'objet (à cause de l'organisation des sens), mais en même temps il sépare et isole un tel concept de cette unité-là et totalité constituée par le monde des concepts ou des idées.

Ce sera la raison, dans un moment suivant, pour re-placer un tel concept " abstrait " (de abstrahere, c'est-à-dire " arracher ", " enlever ", " retirer ") en rapport avec les autres concepts et à le ré-harmoniser ainsi avec son monde (avec le monde des " sphères ").

" Un concept – fait le point à ce propos Steiner – est la pensée singulière qui est fixée par l'intellect. Si je mets en mouvement, dans un flux vivant, une pluralité de pensées singulières ainsi faites, et qu'elles s'interpénètrent et se relient, il en naît des figures de pensée qui ne sont accessibles qu'à la raison, inaccessibles à l'intellect. Pour la raison, les créatures de l'intellect renoncent à leurs existences séparées et ne continuent à vivre qu'à la manière de parties d'un tout. Nous appellerons idées ces figures créées par la raison " (9).

Galluppi écrit:

" Les rapports que les objets ont entre eux, ne sont pas ces mêmes objets; le rapport d'égalité, ou de non-égalité d'un corps à un autre, n'est certainement pas la perception de l'un de ces corps, ni de tous les deux; nous pourrions en voir un sans en voir l'autre et nous pourrions les voir tous les deux, sans en percevoir la relation. La cognition du rapport est donc une oeuvre de l'esprit, et ne peut pas être une sensation " (10).

Pour que se révèle une " telle oeuvre de l'esprit ", la " cognition du rapport " entre deux objets, il est toutefois indispensable que ceux-ci soient d'abord transformés, de percepts indéterminés en concepts déterminés. La " cognition du rapport " entre deux objets n'est que la cognition du rapport (de pensée) entre deux concepts. Galluppi lui-même admet: " Les rapports naissent de l'essence des choses " (11).

Galluppi écrit:

" Les objets que nous pouvons percevoir sont, d'une part, le Je et ses modifications, d'autre part, les objets extérieurs, au commencement, que je perçois. J'appelle sensibilité intérieure la faculté de percevoir le moi, et ses modifications, et sensibilité extérieure, celle de percevoir les objets extérieurs au moi. La question posée est: (...) L'acte de l'esprit, qui nous fait connaître les corps, est-il une sensation, une perception, ou un simple jugement? C'est-à-dire: Le Je éprouve-t-il, ou pourrait-il éprouver, des sensations sans ressentir son corps, et les corps extérieurs? Ou bien sans ressentir en dehors de soi? Si la perception est l'opération primitive et élémentaire de l'esprit, quelles sont les premières perceptions de l'esprit? La perception d'un en dehors de soi est-elle, elle, comprise dans ces perceptions primitives? Par quels moyens parvenons-nous à la connaissance d'un en dehors de nous? (12).

" Supposons – dit-il, à titre d'exemple – que mes mains, dans un premier temps, se touchent simplement, mais qu'ensuite, qu'avec la main droite je saisisse un stylo. L'analyse de cette " perception complexe " m'offrira alors les connaissances suivantes: d'abord, " je perçois, ou j'existe dans l'état de perception ", " je sens la main droite ", je sens ma main gauche, au moyen de la droite ", " je ressens encore au moyen de ma main gauche, ma main droite ", " je

perçois la main droite en dehors de la main gauche ", " je sens les deux mains dans une frontière commune "; puis, une fois le stylo en main, " je ressens quelque chose à l'extérieur de mes doigts ", " je le perçois à la limite commune de mes doigts ", " je ne sens pas dans cette chose, ou au moyen de cette chose, mais je la sens au moyen de mes doigts ", " je n'existe pas dans cette chose, mais elle me limite ", " cette chose est donc en dehors de moi, et ne m'est pas unie ", " je ne sens pas cette chose sinon parce que je ressens mes doigts, ou bien par les modifications, ou par les sentiments qu'elle me fait éprouver ", " Je sens donc un X qui existe en dehors de moi et qui me modifie ", " toutes ces sensations se réunissent, dans l'unité de ma conscience, et le même être, qui éprouve l'une de ces sensations, éprouve encore les autres, et est conscient de toutes " (13).

En réalité, " toutes ces sensations ", avant de se révéler comme telles, ne sont que des perceptions indéterminées qui, pour pouvoir se déterminer, doivent être intégrées aux concepts relatifs. Galluppi dit qu'il ressent le stylo comme un X qui existe en dehors de lui, et qui le modifie; mais il ne peut rien faire d'autre, initialement, que de percevoir comme un X, autant lui-même que la main droite, la main gauche et le stylo. Sans recourir à la pensée, pourrait-il, en effet, se déterminer lui-même comme " sujet " (ou " je "), déterminer le stylo, comme objet (ou " non-je ") et ses membres comme " main-droite ", " main-gauche " ?

Comme on l'a vu, il se demande aussi: " L'acte de l'esprit qui nous fait connaître les corps est-il une sensation, une perception, ou même un jugement? "

Mais " l'acte de l'esprit " – pouvons-nous répondre – ce sont ces trois choses ensemble: au début, il se révèle en effet comme une perception, puis comme une sensation et enfin comme un jugement. Il ne s'agit donc pas de choisir entre l'une au l'autre, mais bien plus d'accueillir les métamorphoses vivantes successives (les " stations ", dirait Hegel) d'un même contenu et de les ordonner hiérarchiquement, à partir du moment où les essences des " corps " se présentent comme " perceptions " sur le plan physique, comme " sensations " et " représentations " sur le plan animique [ou psychique, ndt] et comme " concepts " sur celui spirituel.

La perception d'un " en-dehors de nous " est donc une perception qui, en tant que telle, s'est déjà résolue dans un jugement.

Mais " par quels moyens – se demande encore Galluppi – arrivons-nous à la connaissance d'un en-dehors de soi? "

Eh bien! Avec la science de l'esprit, il n'y a que cette réponse: nous arrivons à la connaissance d'un monde qui est en-dehors de nous parce que, dans notre constitution, il y a un " nous " qui est en dehors du monde.

" Dans la tête de l'homme – explique en effet Steiner – l'organisation physique est un sceau de l'individualité spirituelle. La partie physique et celle éthérique de la tête se trouvent comme des images closes du spirituel, et à côté d'elles, se trouvent la partie astrale et celle du Je, comme une entité animico [psycho-, aussi, ndt]-spirituelle autonome. Dans la tête de l'homme on a donc à faire avec une évolution parallèle de parties relativement autonomes, physique et éthérique d'un côté, de l'organisation astrale et de celle du Je, de l'autre " (14).

L'homme en tant qu'être psycho-spirituel se trouve donc, dans la tête, " en-dehors du monde ": à savoir, qu'il y est séparé d'une autre partie de soi qui est, elle, à l'inverse, unie au monde.

" Dans le système des membres, et des échanges métaboliques de l'homme – rappelle justement Steiner – les quatre parties constitutives de l'être humain sont intimement reliées. L'organisation du je et le corps astral n'est pas " à côté " de la partie physique et éthérique. Elle y est dedans: elle la vivifie, agit dans sa croissance, dans ses facultés de mouvement, et ainsi de suite " (15).

Cela veut donc dire que l'homme, en tant qu'être psycho-spirituel, se trouve, avec l'organisation éthérico-physique de la tête, dans une relation semblable à celle dans laquelle il se trouve, tout de suite après la mort, avec son propre cadavre. Comme, au moment de la mort ce dernier s'éloigne en effet de lui, ainsi, durant la vie (à l'achèvement de l'époque dite " évolutive "), l'appareil neurosensoriel s'éloigne de lui (en particulier le néo-cortex).

C'est justement en vertu de cette séparation, pourtant, que l'être animico-spirituel de l'homme peut utiliser l'organisation éthérico-physique de la tête comme un miroir et commencer à bénéficier d'une conscience réfléchie du soi et du monde (" L'activité de séparer – écrit Hegel – est l'énergie et le travail de l'intellect, de la puissance la plus admirable et la plus grande, ou mieux de la puissance absolue ") (16).

Une telle conscience ordinaire est la conscience représentative ou intellectuelle ordinaire et abstraite.

La perception de l'essence de l'objet (de l'entéléchie) se révèle, par conséquent, comme un processus vivant et réel, puisqu'elle y est engagée en tant que partie de l'homme (métabolique ou volitive) comme une partie qui est unie au monde, tandis que la représentation intérieure, dans laquelle débouche un tel processus, se révèle comme un produit idéal éteint, puisqu'il n'est qu'une image spéculaire de l'essence spirituelle.

Nous parvenons donc " à la connaissance d'un en-dehors de soi " uniquement parce que nous nous servons de la médiation cérébrale.

Tout ce qui, pour la conscience ordinaire, est " en-dehors de nous ", pour ces niveaux de conscience supérieurs dits, par Steiner, " inspiratif " et " intuitifs ", se révèle en fait être, respectivement, en nous et nous.

Galluppi écrit:

" L'attention est un " acte volontaire ", une " analyse " (17); " les idées se lient entre elles dans l'attention " (18).

Mais l'attention, plus qu'un " acte volontaire ", est un " acte du Je " qui se réalise au moyen du vouloir dans le penser [plus précisément encore, de l'activité du vouloir dans celle du penser, ndt], tout comme l'intention est un " acte du Je " qui se réalise, à l'inverse, au moyen du penser dans le vouloir [plus précisément encore de l'activité du penser dans celle du vouloir, ndt]. Galluppi semble en outre se contredire puisqu'il affirme, soit que l'attention est une " analyse ", soit que " les idées se lient entre elles dans l'attention "

Il ferait mieux, au contraire, de réaliser que l'attention (en tant qu'acte du Je ou Je en acte) connaît son moment analytique, alors que, pour saisir l'objet réel (le percept), elle procède de manière centrifuge, à savoir du Je aux organes des sens, tandis qu'elle connaît son moment synthétique alors que, pour saisir l'objet idéal (le concept), elle procède de manière centripète, à savoir des organes des sens au Je.

Nous voilà, par conséquent, de nouveau en présence de ce phénomène déjà caractérisé par Steiner par les paroles suivantes: " En activant la vie de l'âme, on expérimente l'oscillation pendulaire, le rythme, continu et oscillant du percevoir et du penser " (19).

Galluppi écrit:

" Il n'y a pas d'idées innées, mais toutes les idées sont acquises " (20).

Dans son intention de prendre ses distances vis-à-vis de l'innéisme, il fait sien la leçon de l'empirisme et ne prend pas soin de distinguer l'idée de la conscience de l'idée.

Au moyen de l'expérience sensible, nous " acquérons " en effet, non pas les idées, mais bien plutôt la conscience des idées.

En évoquant l'idéalisme de Eduard von Hartmann, Rudolf Steiner observe justement: " Quoique (...) l'idée ne se manifesterait pas du tout, au cas où la conscience n'existerait pas, elle doit néanmoins être conçue de sorte que sa caractéristique ne se trouve pas dans l'être conscient, mais dans ce qu'elle est et dans ce qu'elle a en elle-même (en tant qu'idée, ndt) indépendamment de son devenir conscient " (21).

C'est ceci le point décisif. Quiconque n'est pas en mesure de saisir la nature idéale des forces actives dans l'inconscient, ne pourra jamais, en effet, opérer une telle distinction et jamais il ne pourra venir à bout des problèmes posés par la gnoséologie moderne.

La première chose à faire, à cette fin, c'est justement de réaliser que la conscience intellectuelle ou représentative de l'idée d'aujourd'hui, parce que conscience réfléchie, nous révèle l'idée comme une forme (idéelle), mais non comme une force (réelle), en induisant par conséquent le sujet dans la conviction erronée que la force de vie de l'idée (expérimentée inconsciemment

dans la perception) est étrangère à la forme éteinte appréhendée par l'intellect. À cet égard la conception de Schopenhauer est emblématique: dans une telle force, il voit en effet l'expression d'une " volonté " opposée justement à la " représentation ".

Le fait est que c'est seulement en vertu de la science de l'esprit de Steiner (en mesure de saisir les dynamiques inconscientes du penser, bien avant encore de celles du sentir et du vouloir) que l'on peut se rendre compte de l'essence de l'objet ou du phénomène (l'entéléchie) est une unité de forme et de force, tandis que le donné immédiat de la perception (le percept), est une force sans forme (dans la mesure où il est expérimenté par le vouloir) et le donné médiat de la pensée (la représentation) est une forme sans force (dans la mesure où il est appréhendé par le penser réfléchi par l'organe cérébral).

Quiconque n'est pas satisfait du dualisme (cartésien), entre la res extensa (le réel) et la res cogitans (l'idéal), mais s'obstine, dans le même temps, à ignorer la science de l'esprit, ne pourra donc rien faire d'autre que de recourir à une simple reductio ad unum: à une réduction de la force à la forme (du réel à l'idéal), laquelle est opérée (lucifériquement) par les rationalistes ou par les idéalistes; à une réduction de la forme à la force (de l'idéal au réel), laquelle est opérée (ahrimaniquement) par les empiristes ou par les matérialistes.

Galluppi écrit:

" Je ne suis pas parti de la table rase: je suis parti du sentiment du moi, lequel ressent un en dehors de moi (...) toutes les idées, qui sont un produit de la méditation sur le sentiment du moi, lequel ressent un en dehors de moi, je les nomme essentielles à l'intellect ou idées naturelles " (22).

Tandis que naissent, ensemble, l'âme consciente (l'autoconscience), la science et la modernité, l'homme se découvre séparé, dans la sphère de la conscience (de la tête), de la nature. Pour cette raison, il en vient à poser, avec l'intensité maximale, le problème du sens ou de la valeur de son activité cognitive: quel rapport y a-t-il – se prend-il par exemple à s'interroger – entre les idées qui se trouvent dans l'esprit [dans le mental, ndt] et les choses qui se trouvent là, en dehors du mental? Ou bien, quel rapport y a-t-il entre tout ce que produit l'intellect et tout ce qui se trouve dans le monde?

Eh bien! Si les concepts (les idées " essentielles " ou " naturelles " de Galluppi) étaient produits ou créés par l'intellect, à l'occasion de sa " méditation sur le sentiment du moi ", ils ne feraient que se reposer, quand bien même à un autre niveau, les interrogations de toujours: quant à savoir quand on " médite " sur les choses, et non sur le " sentiment du moi ".

Le sentiment du " moi " et celui du " en dehors de moi " ne représentent, en effet, que la manière dont les donnés, respectivement fournies par l'autoperception du sujet et par la perception de l'objet, se présentent, avant d'être accueillis dans le domaine de la pensée, dans le domaine de la sensation et dans celui du sentiment; et c'est justement la tâche du penser que d'explicitier (conceptuellement) tout ce qui est encore implicite dans les stimuli et dans les impulsions nerveuses, et qui, en remontant du corps vers l'âme, se met à s'éclairer (à se réveiller) d'abord sous forme de sensation, puis de sentiment et enfin de pensée (23).

"Au savoir – observe à ce propos Hegel – le but n'est pas moins une nécessité inhérente que la suite du processus; l'objectif c'est là que le savoir n'a plus besoin d'aller au-delà de lui-même, là où il se trouve lui-même, là où le concept correspond à l'objet et l'objet au concept " (24). L'intellect, donc, ne produit pas ou ne crée pas les concepts, mais il les perçoit plutôt dans les objets et dans les phénomènes du monde.

Galluppi écrit:

" Nous avons une notion générale de la substance, mais nous ne connaissons pas du tout la nature, ou, comme on a l'habitude de dire, l'essence de chaque substance en particulier. C'est ceci la première limite de l'esprit humain. Il ignore l'essence particulière spécifique de l'esprit humain. Il ignore l'essence particulière, individuelle de l'esprit de tout individu. Il ignore l'essence particulière, générique des premières substances du monde matériel. Il ignore l'essence individuelle de chaque substance particulière de la matière, à savoir de chaque monade. Il ne connaît pas l'essence générique de l'âme des brutes, ni

la spécifique, pour faire un exemple, au chien, à l'âne, etc.; ni l'individuelle de celle de tel chien, etc. Il sait très bien que l'infini existe; mais il est très loin de pouvoir en comprendre la nature " (25).

Connaître la " nature " ou " l'essence de chaque substance en particulier " cela veut dire pourtant connaître la réalité qualitative du concept, pour pouvoir ensuite remonter, de celle-ci, à celle spirituelle du Je.

Autant la connaissance de l'une que celle de l'autre, seraient toutefois impossibles si l'on ne faisait pas d'abord avant tout l'expérience, en se mouvant à partir de la conscience ordinaire représentative, de la réalité vivante du penser (26).

Au moyen de la conscience représentative, on expérimente en effet la réalité du je " fini " (de l'ego) ou " relatif " (au non-ego), tandis qu'en vertu de celle imaginative, on commence à expérimenter la réalité du Je " infini " ou " absolu " (du Je spirituel).

Le fait est (pour le dire avec Steiner) que comme les concepts, en tant que " créatures " de l'intellect, renoncent à leurs " existences séparées " et " continuent à vivre ", dans la raison, " comme partie d'un tout " (de l'idée), ainsi, à un niveau supérieur, les idées, en tant que " créatures " de la raison, renoncent à leurs " existences séparées " et " continuent à vivre ", dans le Je, comme partie d'un tout.

C'est donc vrai que la pensée " finie " (la représentation) ne peut pas comprendre la nature de " l'infini ", mais elle ne peut pas la comprendre seulement parce que ne parvenant pas, normalement, à transcender son état propre, elle se figure " l'infini " comme autre que soi (en le projetant éventuellement dans une transcendance).

Par conséquent, au cas où l'homme, au lieu de rechercher l'esprit " en dehors " de soi, regardait " à l'intérieur " de soi, en s'efforçant d'observer et d'expérimenter, avec l'aide d'une discipline intérieure correcte, la vie ou le mouvement des pensées (27), tôt ou tard, il tirerait, de cette engagement personnel extraordinaire, toute l'énergie qu'il lui faut pour ressusciter avec sa propre conscience de la tombe de l'espace et s'engager dans cette activité vivante et lumineuse de l'esprit qui seule peut le conduire, de manière progressive, libre et avec conscience, à son vrai Je.

Lucio Russo, 8/05/2005

<http://www.ospi.it>

section: Études gnoséologique

Notes:

(1) P. Galluppi: Essai philosophique sur la critique de la connaissance – Extraits, avec introduction et remarques de Carmelo Librizzi – Signorelli, Rome 1964, p.18.

(2) R. Steiner: La Philosophie de la Liberté – Antroposofica, Milan 1966, p.52.

(3) R. Steiner: Anthroposophie - Psychosophie - Pneumatosophie – Religio, Rome 1939, p.83.

(4) R. Steiner: La Philosophie de la Liberté, p.89.

(5) P. Galluppi, Op.cit. , p.35.

(6) Ibid., p.36.

(7) Ibid., pp.18-19.

(8) Rudolf Steiner: Les limites de la connaissance de la nature – Antroposofica, Milan 1979, p.117.

(9) Rudolf Steiner: Lignes fondamentales d'une gnoséologie de la conception goethéenne du monde dans Essais philosophiques – Antroposofica, Milan 1974, pp.63-64.

(10) P. Galluppi, Op.cit. , pp.22-23.

(11) Ibid., p.25.

(12) Ibid., p.29.

(13) Ibid., p.30.

(14) Rudolf Steiner: Maximes anthroposophiques – Antroposofica, Milan 1969, p.26.

(15) Ibid., pp.26-27.

(16) G.W.F. Hegel: Phénoménologie de l'esprit – La Nuova Italia, Scandicci (Florence) 1996, p.19.

(17) P. Galluppi, Op.cit. p.37.

(18) Ibid., p.39.

- (19) Voir la note 8.
 (20) P. Galluppi, Op.cit. p.59.
 (21) Rudolf Steiner: Les oeuvres scientifiques de Goethe – Melita, Gênes 1988, p.164.
 (22) P. Galluppi, Op.cit. p.61.
 (23) Hegel écrit: " La sensation est la forme d'autoagitation obscure de l'esprit dans son individualité privée de conscience et d'intellect (...) la pensée est ce qu'il y a de plus propre d'où l'homme se distingue de la brute et de la sensation qu'il en commun avec la brute " (G.W.F. Hegel: Encyclopédie des sciences philosophiques – Laterza, Rome-Bari 1989, p.391.
 (24) G.W.F. Hegel: Phénoménologie de l'esprit, p.52.
 (25) P. Galluppi, Op.cit. p.75.
 (26) À la différence de Hegel, qui pose " dans l'automouvement du concept ce au moyen de quoi la science existe " (G.W.F. Hegel: Phénoménologie de l'esprit, p.42), Steiner pose en effet dans l'automouvement pensant du Je ce par quoi la science existe.
 (27) Hegel avertit en effet: " C'est par ailleurs beaucoup plus difficile de rendre fluides des pensées solidifiées que de rendre fluide l'existence sensible " (Ibid., p.20).

 #####
 #####
 #####
 #####

###c#Ã###ÿÿ#####Ã###ò###x#ð###ÿÿ####u#†###ÿÿ%###r#â###ÿÿé
###o## ##ÿÿ% ##l#œ
##ÿÿÿ
##i#>###ÿÿÃ###f#r

##ÿÿ,

##C#`

##ÿ#####

##³

##x#Ñ

##ÿæ

##u#E

M##ÿ#M##l#?N##ÿCN##i#[N##ÿ>N##f#žN##ÿcN##c#####cN##à
N##ÿèN##x##O##ÿ#O##u#60##ÿ:0##r#A0##ÿK0##o#Q0##ÿU0##l#nQ##ÿrQ##i#ÄQ##ÿÏQ#
#f#xR##ÿâR##c#####âR##éR##ÿ÷R##x#NS##ÿSS##u#rS##ÿwS#
#r##T##ÿ#T##o##V##ÿ5V##l#KV##ÿSV##i#{V##ÿ<V##f#ÎV##ÿÏV##c#####
#####ÏV##pV##ÿ#W##x#w##ÿw##u#ÄW##ÿÏW##r#]X##ÿmX##o# X##ÿ•X##l##Y##ÿ
ÿ\$Y##i#çY##ÿÉY##f#ÉZ##ÿÏZ##c#####ÏZ##·]##ÿ-
]##x#{^##ÿ·^##u#:#_##ÿH_##r#_##ÿf_##o#'a##ÿ+a##l#Za##ÿ]a##i#Kb##ÿ0b##f#æb#
#ÿÿEb##c#####Eb##ðb##ÿ; c##x#3f##ÿ7f##u#³f##ÿ%#f##r#ÿf#
#ÿÿ
g##o#èg##ÿ#h##l##h##i#°h##ÿâh##f#j##ÿxi##c#ç##ÿ#####
#ç##ÿi##x#;j##ÿGj##u#žj##ÿ™j##r#°k##ÿçk##o##m##ÿ#m##l#>m##ÿLm##i#Pn##ÿÿhn#
#e#>n##a#·n##ÿ#####·n##`n##w#¶n##s#ín##o#Lo##k#Po#
#g#\o##c#xo##_#·o##[# o##w#-
o##S#Ûo##O#ùo##K#####

ùo##ýo##w#

p##s#%p##o# . p##k#1p##g#?p##c#Gp##_#Pp##[#Tp##W#Yp##S#ep##0#fp##K#####
#####

f p # # k p # # w # x p # # s # | p # # o # e p # # k # · p # # g # ý p # # c # à p # # _ # ñ p # # [# < q # # w # B q # # S # X q # # 0 # □ q # # K # # # # #
#####

□ q##...q##w#"q##S#>q##o#`q##k#-
q##g#²q##c#>q##_#Àq##[#Åq##w#Îq##S#óq##o#øq##K#####
#####

Øq##áq##w#âq##s#öq##o##r##k#4r##g#9r##c#>r##_#Kr##[#0r##W#^r##S#@r##0#³r##K#####
#####

³r##Àr##w#Èr##s#Ïr##o#ôr##k#Ûr##g#âr##c#çr##_#ôr##[#õr##W#ør##S#ýr##0#
s##K#####

s###s#w##s##s##s##o#.s##k#Qs##g#ps##c#us##_#,s##[#Šs##W#‘s##S#-
s##O# 't##K#####

't##-

t##w#At##S#Mt##o#¶t##k#b#t##g##u##c##u##_##u##[#/u##W#8u##S#=u##0#Ju##K#####
#####

Ju##Ru##w#Yu##S#]u##o#Úu##k#ôu##g##v##c#6v##_#Wv##[#\v##W#øv##S#ýv##0##w##K#####
#####

#w###w#w#
w##S##w##ÿÿ#w##o##w##ÿÿ#####

#ÿÿÊ###ÿÿÿ###ÿÿ#####0#n#h#ð#####,###p#####n#n###ð#####,###
p### ÿ###^###ÿÿÊ###ÿÿ'###ÿÿg###ÿÿ###ÿÿ###ÿÿÆ###ÿÿ:##ÿÿç
##ÿÿ▣
##ÿÿ...

##ÿÿd

-##ÿÿ# - ##ÿÿ# - ##ÿÿ" - ##ÿÿÂ0##ÿÿ
6##ÿÿ####
6##

6##ÿÿ<8##ÿÿ'9##ÿÿ¬;##ÿÿ+<##ÿÿ◻<##ÿÿx=##ÿÿ^a?##ÿÿl@##ÿÿöA##ÿÿÀC##ÿÿgE##ÿÿòE##ÿÿ€G#
#ÿÿ#H##ÿÿáH##ÿÿãH##ÿÿôH##ÿÿoI##ÿÿôJ##ÿÿ####ôJ##–
K##ÿÿ>M##ÿÿFN##ÿÿHN##ÿÿYN##ÿÿ¥N##ÿÿX0##ÿÿÏ0##ÿÿuQ##ÿÿ◻R##ÿÿýT##ÿÿdW##ÿÿ◻Y##ÿÿ'Y#
#ÿÿçY##ÿÿĐZ##ÿÿ3]##ÿÿ`^##ÿÿ.a##ÿÿÝb##ÿÿ####Ýb##ÿÿßb##ÿÿðb##ÿÿ:f##ÿÿ#g##ÿÿ
h##ÿÿ#i##ÿÿ`j##ÿÿ#l##ÿÿPn##ÿÿhn##x#|n##x#>n##x#◻n##x#¥n##ÿÿLo##ÿÿ◻o##ÿÿùo##ÿÿ.p#
#ÿÿPp##ÿÿbp##ÿÿ####bp##x#p##ÿÿÝp##ÿÿ◻q##ÿÿ`q##ÿÿ»q##ÿÿÎq##ÿÿáq##ÿÿ4r##ÿÿKr##ÿÿ®r#
#ÿÿÏr##ÿÿâr##ÿÿør##ÿÿ#s##ÿÿps##ÿÿ's##ÿÿ#u##ÿÿ8u##ÿÿYu##ÿÿWv##ÿÿ####Wv####w##ÿÿ
w##ÿÿ

w##ÿÿ#w##ÿÿ#w##ÿÿ#w##ÿÿ#w##ÿÿ#w##ÿÿ#w##ÿÿ#####

w##ÿÿ

w##ÿÿ#w##ÿÿ#w##ÿÿ#w##ÿÿ#w##ÿÿ#w##ÿÿ#w##ÿÿ#####

f#g###-v###€Š##~v###ÿÿÿ##ÿÿ
w##ÿÿ

w##ÿÿ#w##ÿÿ#w##ÿÿ#w##ÿÿ#w##ÿÿ#w##ÿÿ#w##ÿÿ#####

f#gC##n

w##ÿÿ#w##ÿÿ#w##ÿÿ#w##ÿÿ#w##ÿÿ#w##ÿÿ#w##ÿÿ#####

f#gC##d